

André Jasmin ou le pari de la sincérité

Fernand Ouellette

Volume 1, numéro 6, novembre-décembre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59677ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1959). André Jasmin ou le pari de la sincérité. *Liberté*, 1(6), 347-355.

André Jasmin ou le pari de la sincérité

FERNAND OUELLETTE

Jasmin, qui êtes-vous? Vos tableaux mêmes sont silencieux. Il me faut m'isoler et me taire sur une cime de muguet d'une planète imaginaire. Timide je pars vers leur naissance. Lente est ma démarche. Je sens mille sourires de bouddha en filigrane. J'accélère. Et je pénètre en Egypte avec passion. Car là-bas le silence blanc ondule sur les masques et les temples. Pourquoi ne pas baiser au front l'immobilité vivante de la reine Nefertiti? Est-ce un déguisement? Est-ce une vie de pierre légère et profonde comme le grand "Livre des morts"? Mais je dois sortir de l'histoire. A son horizon, comme un fragment de Jérôme Bosch, le long désert m'épure. La rude force du soleil me soude au sable. Et je suis déjà plus près de vous. Il me fallait palper le paysage, un immense paysage loin des hommes. J'aurais pu sans doute blanchir dans la toundra ou me stratifier telle une rive de canyon. Je deviens paysage. C'est là que l'homme Jasmin m'attendait. Long voyage!... Et pourtant je n'avais qu'à franchir ma poitrine, là aussi Jasmin m'attendait. Car une toile de Jasmin, c'est un mouvement de silence, de coeur et de paysage. Paysage de poussière sidérale. Paysage de pierre et d'eau. Paysage de neige et de mer. Paysage de visage et de sable. Paysage de gratte-ciel le long d'un rêve. Paysage de lourd corps déçu. Et c'est Lune, Vénus, Soleil qui font sourire la couleur. Mais le silence parfois gruge la toile. Des crevasses de nuit nous pourchassent. Et le feu rudoie l'espace.

A Montréal, vers 1940, deux jeunes géants, Borduas et Pellan, aussi entiers, aussi inflexibles, aussi distants l'un de l'autre magnétisaient les jeunes peintres et voulaient les entraîner dans leurs chemins. Mages tous deux, comment n'auraient-ils pas cru profondément en leur art? L'un et l'autre remontaient vers l'innocence, vers le souvenir d'une vaste genèse. Il n'est pas étonnant que Borduas ait été fasciné par les dessins d'enfant et qu'il ait rejeté la virtuosité. Notre grande genèse est brutale et noire. Le sang

pétrit le chaos. Il y avait aussi Maurice Gagnon et le Père Couturier. Et vint André Jasmin. Il fréquente assidûment les ateliers de Pellan et de Borduas. Même s'il va d'émerveillements en trouvailles, il sait se détacher de ses dieux. Il choisit la voie d'Orphée. Loin de l'Olympe, il s'enchaîne lui-même à la peinture. Celle-ci sera son métier. Ce n'est plus du sang, c'est un plasma de couleurs qui brûle ses artères. Blessé d'éclairs, il affronte son destin.

Peu à peu Borduas et Pellan s'évanouissent au bout des pinceaux. Les natures mortes succèdent aux décors. Il aime vivre dans les coulisses de la scène. Il emporte en lui Saint-Denys Garneau. Ses membres poursuivent la danse. *"Ce que je fais à chaque instant correspond au besoin immédiat. Ainsi, au début, j'ai fait des natures mortes. Pourquoi? Simplement parce que j'éprouvais la nécessité de composer des tableaux où l'équilibre joue le premier plan dans la disposition des objets ordinaires. Puis les grandes formes humaines m'ont obsédé. Elles dansaient. J'ai voulu saisir le mouvement, l'emprisonner dans mes formes. C'est de là que sont venus mes danseurs et danseuses. Aujourd'hui je travaille à des aquarelles où je m'exprime plus librement parce que je maîtrise ma technique. Toujours je réponds à un appel."*

L'appel de l'imagination... Les aquarelles de 1946 sont d'étranges paysages minuscules. Il oublie la montagne et le lac devant lui. Il fixe tant la petite plante sur la grève qu'elle devient l'objet de l'oeuvre. Je pense à Saint-Denys Garneau édifiant ses villes sur la rive. Comme lui il fuit le gigantesque, le spectaculaire. Il affectionne les mondes solitaires. Son oeil, telle une loupe, s'attarde sur un détail et le transforme. Et ses aquarelles sont autant de microcosmes. Les volumes hallucinants respirent dans une lumière lunaire. On dirait des forêts lilliputiennes parlant de Nerval, de révolte, de jeux et de femme.

Jasmin ne se contente plus de suggérer des formes humaines par la courbe des feuilles, il invente des domaines. il rend sa plante habitable, familière. Voyez ces nus qui dansent ou s'étendent. Ne sont-ils pas intégrés d'une façon aussi parfaite que les êtres des forêts tropicales? Le moindre geste atteint le fabuleux. D'un paysage traditionnel il retire une plante. Et celle-ci se transmue soudainement en une miniature digne du mythe.

Mais l'unique expression du monde imaginaire tôt ne le comble plus. Il ressent comme Fernand Léger un besoin de composition, un besoin de formes dans l'espace. Ses éléments du réel seront des racines, des branches mortes délaissées sur le rivage. Un jeune homme de vingt ans comprend le langage des ruines. Cette grise épave avec toutes ses pointes vers le ciel devient le symbole

puissant de son angoisse et de son isolement. Il sait lire dans chaque mouvement des racines la vie de son drame.

Jasmin fait ainsi maintes aquarelles où racines, cadres et objets les plus hétéroclites sont ordonnés. L'espace profond, il le rejette. Et parfois, il introduit des masques dont l'ombre, déplacée légèrement pour les besoins de la composition, prolonge le fantastique. Toutes ces choses sont au niveau de sa vision de rêveur. L'emploi de l'aquarelle lui permet aussi d'adoucir son expression qui nous brutalisait souvent dans ses natures mortes précédentes.

Cette période de recherches picturales a surtout aiguïé son imagination. C'est vers 1947 qu'apparaît son goût charnel de la pâte, de la structure et de l'ordre. Il aurait pu s'allier au clan du "Refus global". Il aurait été si séduisant, si facile de suivre Borduas. Mais le pays intime de Jasmin n'était pas peuplé des mêmes rêves.

Après avoir admiré plusieurs toiles de Rouault et de Braque à New York, il lui fallut deux ans pour que ce choc déclenche une aventure nouvelle, une technique différente qui allaient renouveler Jasmin. En Rouault, il aima la matière et l'intensité spirituelle qui répondaient à ses propres préoccupations intérieures et sociales. C'est par Rouault qu'il parvient à l'expression tragique d'un visage et d'un paysage. En Braque, il trouva cette plénitude formelle, cette architecture modeste qui pouvaient satisfaire son désir de clarté et de composition.

Il travaille désormais ses tableaux de longs mois. Sa couleur est opaque. Il superpose plusieurs couches. L'apprentissage de son imagination dans l'aquarelle lui facilite l'invention de formes-objets. Il assemble des galets et naît un vase imaginaire. Il force la lumière à pénétrer dans la pulpe ou le grain des objets.

Ce qui éblouit dans les oeuvres de cette période, c'est la pensée des mains. Elles font corps avec l'instrument et deviennent instruments. Elles réfléchissent davantage. Elles se soumettent moins aux gestes impulsifs. Ce travail patient a comme premier résultat de nous faire aimer encore plus sa pâte. Il la façonne et la sculpte même au risque d'obscurcir la lumière qui jaillissait d'elle. Il a un tel souci de perfection, une telle humilité devant lui-même, que l'acte de peindre prend un aspect artisanal.

Son arrière-plan se dénude et revêt les objets d'un silence frémissant. Je me réfère à la nature morte du Musée provincial. Deux objets s'incrustent sur la table. Et une ligne sombre très forte rapproche le fond dans un mouvement d'étreinte. La solitude des objets est alors intensifiée. Ce tableau préfigure déjà sa peinture de 1956. C'est un phénomène fréquent dans son oeuvre. On y trouve sans cesse de ces tableaux-phares qui déterminent

inconsciemment chez le peintre son orientation quelques années plus tard.

André Jasmin a toujours dessiné. Le dessin est pour lui l'écho spontané de la vie des mains. *"Le dessin est essentiel au peintre: c'est la gamme répétée du musicien, la discipline nécessaire à l'origine de l'oeuvre. Après avoir goûté et senti la joie de la couleur, j'ai toujours besoin de revenir aux moyens les plus simples: une feuille de papier, un crayon."* Le dessinateur est tout particulièrement inspiré par des têtes de jeunes filles. Leur figure est presque toujours ovale. Certaines têtes de 1950, par l'écrasement du nez et le sensualisme charnu des lèvres évoquent un visage négroïde plus raffiné. L'artiste s'y révèle directement. Les visages sont figés comme des sculptures égyptiennes. Seuls les yeux nous crient leur frayeur et leur angoisse. Ils n'osent pas sortir de l'ovale. On dirait des êtres sauvages qui évitent le contact des hommes. L'expression des yeux est si violente qu'ils sont inconcevables hors de l'ovale. Cette forme plus tendre les équilibre. Les visages de Jasmin rappellent le drame grec. Ils consacrent un thème humain par la plus sévère économie de moyens et de matière. *"Il m'arrive souvent, lorsque je dessine une figure, de commencer par les yeux comme pour saisir par ce miroir de l'intérieur tout l'esprit qui rayonnera par la suite dans la forme engendrée."* En effet, Jasmin est avant tout un peintre de la vie intérieure. Et celle-ci anime autant les visages que les natures mortes ou les paysages. Son esprit se répand dans la forme comme une marée. Il ne serait pas tant silencieux s'il n'était si consumé par une passion volcanique de l'humain.

Le peintre fut tellement harcelé par la forme ovoïde qu'il a réagi brutalement par des jets de verticales. Depuis longtemps il n'avait pas touché le paysage. Et celui qui s'impose, face à lui, est la ville. En 1952, il pense la structure urbaine. Il se met au pas de tous ces artistes qui expriment leur époque. Et la verticale lui semble la charpente naturelle, comme elle peut l'être, par exemple, chez des musiciens tels que Webern et Varèse. Notre nouveau milieu dynamique c'est New York partout déguisée. Et que de barrages, de pylônes et de tours. Le ciel se rétrécit comme un plafond de laine. Il ne nous reste que des carreaux de ciel où la suie colle. Tout en étant un prétexte aux plans massifs, l'édifice est surtout pour lui une énorme muraille qui sépare son oeil de l'horizon. Dans une aquarelle, ses structures demeurent mouvantes. Dans une huile, elles s'épaississent souvent, deviennent le mur symbolique. La matière s'agrippe aux plans. Elle est triste et grise comme l'asphalte. Le ciel écrase tout. Il est possible qu'à ce moment-là, le vrai problème à résoudre fût plutôt d'ordre intérieur que pictural ou plastique. Jasmin ne semble pas dominer son

paysage urbain. Celui-ci est encore un obstacle et non l'assise d'une exaltation et d'une conquête. Sa sensibilité est violentée. Il y a aussi, dans ces maisons qui l'entourent, l'éternelle misère humaine qui se cache ou s'exhibe.

Puis il s'attaque aux ruines et aux arches perdues. Car il a pris conscience des possibilités de la lumière, d'une lumière très funèbre et blanchâtre, pour exprimer le climat spirituel d'une oeuvre. C'est sa révolte. La deuxième grande guerre n'est pas si loin. La guerre de Corée vient à peine de se terminer. Comment porter la joie sur les décombres? Ses ciels sont denses de la fumée des bombardements. Ses arbres ne sont plus que des solitaires calcinés. Aucun lieu n'est habitable. Le désert envahit les cités. Il n'y a plus d'homme.

Les femmes qu'il peint durant cette période sont aussi sombres. Je revois ce nu couché. Sa chair est opprimée par les ténèbres. Son visage est un archipel de solitude. Je songe à quelque Bethsabée. La déception profonde les rapproche. Comment ce nu broyé, éteint, pourrait-il se relever dans la lumière et sourire? Il n'appartient plus au monde des vivants. Peut-être que les mâles l'ont humilié? A jamais il s'alourdit dans son lit souterrain. Avec lui c'est une île de cosmos qui coule. Et pendant qu'il sombre, j'entends ces mots douloureux sur ses lèvres.

Ne dormez plus les reins sur l'ombre, la parole pesante sur le sol.
Vint la femme aux cils funèbres, la pluie de cristaux noirs tel un ciel dans sa chevelure.

Et l'écho de l'étoile filante a blessé le solitaire, a brûlé sa gorge la lamentation de l'éclair.

Désormais le doute atteint le lierre. Et les lilas sont aveugles.
Et le soleil illisible.

Ah le peuple des ossements s'agite aux abîmes. Trop de morts s'enfoncent. Trop de sang les tourmente.

Aux lointains littoraux l'accélération de l'oeil dénude l'infini. Cailoux et comètes sont aux mains du jongleur.

Ne dormez plus les reins sur l'ombre. La terre se fatigue. La terre se fatigue.



Après deux ans de recherches, Jasmin accède à sa grande série de tableaux qu'il intitule des "Architectures imaginaires". Aux limites du désert, il retrouve la couleur et son propre équilibre.

La joie peut venir même si elle est encore toute discrète. Depuis le temps qu'il était traqué en lui-même par ce monde nouveau qui exigeait une métamorphose de tout son art. Il s'était lui-même emmuré. S'il ne connaissait qu'une lumière lunaire, il pourra dorénavant se laisser soulever par des lumières plus ardentes, plus vives. Il pourra unifier ses diverses tendances. Et graduellement l'objet disparaîtra. Nous ne voyons plus que des paysages où les structures urbaines sont à peine présentes et d'une façon toute mystérieuse. Il y a surtout des masses de couleurs qui méditent dans un espace où le ciel est bleu, même si ce bleu est nocturne.

L'un des tableaux merveilleux de cette année 1955 est rutilant de jaune-orangé et de flammes. C'est l'explosion d'une joie d'adulte. La verticale et les aigus chantent la matière, comme il ne l'avait jamais permis dans son oeuvre jusqu'alors. La lumière vient des volumes. Le cerne noir les délimite, les empêche de se disperser tant le jaillissement est violent. Il protège leur intensité. Ce ne sont plus des murs, c'est la fête de l'espace qui monte. Les fenêtres ne sont là que pour reposer l'oeil. D'un bond, Jasmin produit un tableau magistral. Les longues années d'incertitude et de lunaire se consomment dans sa toile.

Simultanément Jasmin s'affranchit de l'objet. Il débouche sur le non-figuratif poussé par une force qui malgré lui l'oblige à simplifier davantage. Le non-figuratif à ce stade de son évolution devenait une condition de sa survie en tant que créateur. Dans ses oeuvres, nous voyons alors de grands plans imbibés de lumière, cernés de contours noirs. Il n'y a plus de ciel. C'est un espace neuf qui vit par lui-même et se suffit à lui-même. Mais la couleur est encore pleine. Les tons s'opposent et s'épaulent dans une harmonie admirable.

Un tableau non figuratif est l'essence même de la peinture. C'est de la création, de l'oeuvre à l'état pur. Nul objet pour le défendre ou pour distraire mon regard. Il est seul, infiniment seul avec mon oeil. Et mon subconscient s'impose, et mon imagination viole son mystère. L'imposture ne lui est plus permise. Que sa pâte, ses rythmes et sa beauté d'être m'émeuvent! S'il veut tricher il n'a pas de prise, il ne peut s'accrocher à mes sentiments. Il retourne au vide. Car il faut être profondément peintre pour le réussir. Le peintre n'a plus que son métier, sa qualité d'homme et sa qualité de poète. Sans appui, sans bornes, il doit s'avancer dans l'espace. Il n'a plus que l'espace et tout l'espace et toute la couleur.

Jasmin affronte l'année 1956 avec sa vraie personnalité d'adulte. Essentiellement peintre il va nous révéler sa densité. Et ses tableaux criblent l'espace. Quelle profusion de planètes!

C'est la danse des bijoux au bout du monde. Toutes ses techniques, tous ses visages montent invisibles sur les tréteaux. De longs jets lumineux jonglent avec de petits volumes noirs. Le blanc feutre les roses et les verts. Il n'y a plus de pesanteur. Et je deviens jongleur. Mes sens s'unissent aux plumes.

Dans quelques tableaux je décèle un effort de simplification, un besoin de silence. Les formes s'étirent. Les volumes se gonflent, prennent un relief apparent. La pâte est nourriture. Car si la paix les enveloppe, les formes dégagent un soupçon de charnel. Il ne faudrait pas laisser mes dents gambader. Elles gardent leur instinct de morsure... Et les autres ont un élément de verrière, oui c'est ça, une verrière de feuilles d'automne que le blanc séduit. Tout au sommet du tableau, de minuscules carrés très fragiles, presque en filigrane, guident la fin du mouvement. Car tout s'ameuise, se pulvérise, finit dans la neige et nourrit le blanc.

Et Jasmin atteint une telle richesse, une telle générosité, un tel épanouissement de son art, qu'il devient impossible surtout de communiquer la multitude de ses expressions. Et pendant qu'il peint à coups de soleil, à coups d'étoile, à coups de fêtes, pendant que des ruisseaux de fruits partout s'infiltrent, je cherche des mots qui ne viennent pas, je voudrais incendier les murs pour que tous les murs soient tableaux. Je voudrais me réveiller dans un pays d'innocence et Jasmin me l'apporte au bord de l'oeil.

Mais le peintre est si ensorcelé qu'il a le vertige. Il faut crever cet enchantement des verticales. Je voudrais lui crier de peindre son vertige. Mais pourquoi se retournerait-il? Il tente de s'exorciser en accumulant des couches horizontales. Impossible d'en sortir. Et voilà qu'il trouve soudainement. Son arrière-plan est baigné de blanc-vert et de blanc-rose. Une grande forme définie par un cerne épais vient à ma rencontre tel un dieu solitaire. Autour d'elle, des touffes de lignes brisées rythment l'ensemble. Jasmin s'est vraiment libéré, mais il ne le sait pas. Il cherchera encore l'issue.

Après l'effervescence d'une telle année, il revient au laboratoire. Il lui faut se dépouiller de cinq années de verticales. Il veut y parvenir par une ascèse brutale. Il retourne au désert. Dans un effort implacable, il assèche de grands plans. Sa couleur est de plus en plus mate. Et pour animer ce fond de calcaire, il sème des lignes brisées. Mais la chaux les dévore. Sa couleur n'a plus ces pétilllements, ces palpitations qui auraient vivifié les plans. Car le gris peu à peu ensevelit le blanc. La vie s'affaïse, malgré son désir tout aussi urgent de tendre à la joie sereine. En éliminant la forme cernée, il se trouve totalement dépaycé dans cette nouvelle région qui émerge sur les surfaces. Et en lui, j'ai soif d'eau vive, j'appelle l'oiseau, un ruisseau tout mince sur le sec.

Cette période est pénible. Mais quel témoignage de votre qualité, de votre sincérité d'artiste. Votre évolution ne pouvait pas s'immobiliser. Vous auriez pu vous enivrer de la magnificence de 1956. Mais vous êtes vivant. Et la vie ne sait pas se reposer. Elle marche toujours plus intransigeante, dévorant les êtres, les torturant, les contraignant à reprendre la route. Jasmin, vous le savez, cette vie inconsciente de notre abîme ne tient pas compte de notre lucidité actuelle. Et le choc entre nos deux exigences nous écartèle. Cette année 1957 fut pour vous un couloir de purification. C'est une nuit artistique qui enlève aux sens mêmes leur acuité sensuelle. Et l'oeil fatigué s'endort sur le sable. Nous crevassons et la sécheresse s'y engouffre. L'huile n'est plus l'huile. La lumière n'est plus la lumière. La couleur n'est plus la couleur. Mais vous avez refusé de vous laisser pétrifier. Et l'humble aquarelle était là présente, n'attendant qu'un désir.

"Ma peinture est un langage. Témoin fatal de mes pensées les plus conscientes comme aussi les plus inconscientes. Il m'est tout à fait inutile de continuer à peindre si je n'en ai pas une faim malade qui, non rassasiée, me rendrait mortellement malheureux."

Jasmin reprend son cerne noir. Il s'est affranchi de l'obsession de la verticale et de l'urbain. Son contour devient souple, flexible, se courbe, se met en mouvement. Sa passion de la danse et ses souvenirs habiteront un espace qui les attend et les connaît. Et place aux rythmes les plus complexes. Sa danse est de l'expression picturale. Un noir ou un brun profonds dominant le rythme. Les coups de pinceau très fins s'abandonnent aux jeux d'une main libre et exaltée. La couleur transparente allège encore plus le poids du cerne. Nous approchons d'un paysage tout mobile, tout liquide. Un crépuscule au pays des eaux souterraines. Toute la magie de l'aquarelle est présente.

De l'aquarelle, Jasmin passe à la sérigraphie. Son goût du travail artisanal sera assouvi. Car la sérigraphie est une fée capricieuse, elle exige une présence constante des mains. Elle s'amuse des limites de l'aquarelle. La superposition des teintes, le vaporeux des formes sont ses secrets. Et que de registres éblouissants, imprévisibles, elle réserve à celui qui la câline. Elle tient de la harpe et de la flûte. Elle n'est que souffles violets ou cris de cuivre. Avec elle Jasmin retrouve ses rêves chromatiques. "Cinéma Cosmique", "Fonte fraîche du soleil", "Manège à planètes" et "Gare-à-musique" sont de véritables éclats de pierres précieuses. Les anges, les fruits, le corail et les poissons tropicaux habitent à nouveau ces hauts lieux du conte. C'est un climat de pollen, un refuge de fougère pour les blessures des longs jours de pluie et de haines.

Et je n'ai qu'à m'y noyer. J'aimerais mourir dans un espace de genèse, ruisselant de couleurs, transpercé de sons blancs.

J'ai fait un beau voyage. Et je ne pouvais pas m'égarer tant l'évolution de Jasmin est logique et vitale. Cette logique s'imposa à l'artiste, malgré sa culture, ses conceptions et ses tendances. Quand la démarche intellectuelle du peintre ralentissait, son inconscient doublait le pas, cherchait la solution. La botte de sept lieues est dans l'enfant au fond de chaque homme. Car Jasmin, comme tout créateur, ne sait jamais au départ où son aventure va l'entraîner. Quand ce n'est pas le mouvement instinctif des mains qui le dirige vers d'autres frontières, c'est le travail patient devant son chevalet, c'est l'humilité de son esprit qui trouvent. Sans cesse il doit acclimater son intellect aux envols de son imagination. Le choc premier de l'inspiration demeure insaisissable. L'aventure des mains est mystère. Et comme Jasmin consent à plonger, il doit s'habituer aux abîmes. Il médite beaucoup son métier. Mais il n'est jamais théoricien et cérébral. L'art sait qu'il est sien. Il lui suffit que son chant intérieur aime ses gestes. C'est un familier de la lumière, qu'elle soit dans l'oeil de l'homme, dans l'atmosphère ou dans l'image poétique. Il lui suffit d'être alchimiste. Il lui suffit d'être homme. L'or nuageux, les opales et les saphirs liquéfient mes prunelles. Et la nuit, d'étranges comètes couleur d'Eden, reposent dans ses mains, caressent ses pinceaux et rêvent sur ses toiles.

Fernand Ouellette